3 1761 07828199 5

Gauthier, Georges
Discours de Sa
Grandeur Mgr. Gauthier

BX
1421
G3

Le Canada à Lourdes

LIBRARY
APR 2 4 1917
UNIVERSITY OF TORONTO.

DISCOURS

DE

SA GRANDEUR MGR GAUTHIER

ÉVÊQUE AUXILIAIRE DE MONTRÉAL

ET DE

M. HENRI BOURASSA

DIRECTEUR DU *DEVOIR*

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU *DEVOIR*
43 RUE SAINT-VINCENT

1914

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/discoursdesagran00gaut

LE CANADA A LOURDES

DISCOURS

DE

Sa Grandeur Mgr GAUTHIER

ÉVÊQUE AUXILIAIRE DE MONTRÉAL

ET DE

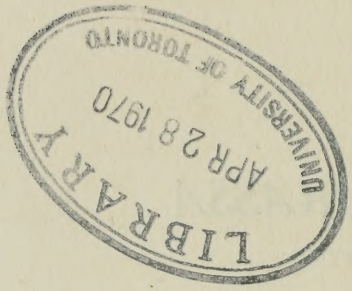
M. HENRI BOURASSA

DIRECTEUR DU *DEVOIR*

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU *DEVOIR*
43 RUE SAINT-VINCENT

1914

BX
1421
G3



Un grand nombre de personnes ont exprimé le désir de voir publier en brochure les discours prononcés au Congrès Eucharistique de Lourdes par Sa Grandeur Mgr l'Evêque auxiliaire de Montréal et par M. Henri Bourassa.

Le Devoir *a publié, le 5 août dernier, le texte du discours de Monseigneur Gauthier. Ce texte avait pu nous parvenir avant l'interruption des courriers, au début de la guerre. Le discours de M. Bourassa ayant été improvisé sur de simples notes, nous avons dû attendre le compte rendu sténographié, qui nous est parvenu récemment.*

Avec la bienveillante permission de Mgr Gauthier, nous sommes aujourd'hui en mesure de donner au public les deux expressions de la pensée et des voeux du Canada au Congrès de Lourdes. Le discours de Sa Grandeur, reproduit du texte écrit, n'indique pas les nombreuses marques d'approbation chaleureuses qui l'ont entrecoupé. Nous avons laissé subsister celles que donne le compte rendu du discours de M. Bourassa, parce qu'elles offrent une indication intéressante des sentiments de l'auditoire.

Ces deux discours furent prononcés à l'assemblée générale du jeudi 23 juillet. La réunion était présidée par le Légat du Pape, Son Eminence le Cardinal Granito, prince di Belmonte, ancien nonce à Vienne.

Sept cardinaux étaient présents: Leurs Emi-

nences Luçon, archevêque de Reims; Andrieu, archevêque de Bordeaux; Sevin, archevêque de Lyon; Amette, archevêque de Paris; de Cabrières, évêque de Montpellier; Netto, patriarche de Lisbonne; Logue, archevêque d'Armagh; Farley, archevêque de New-York; et Almaraz y Santos, archevêque de Séville. La France était représentée par soixante-trois archevêques et évêques ; et les autres pays par les nombres suivants : Allemagne 1, *Angleterre* 1, *Autriche* 4, *Belgique* 1, *Bulgarie* 1, *Ecosse* 2, *Espagne* 7, *Grèce* 1, *Hongrie* 3, *Irlande* 2, *Italie* 16, *Luxembourg* 1, *Portugal* 4, *Russie* 1, *Suisse* 1, *Turquie d'Asie* 9, *Chine* 3, *Indes Orientales* 2, *Indo-Chine* 3, *Afrique* 3, *Antilles* 2, *Brésil* 8, *Canada* 7, *Chili* 1, *Colombie* 6, *Etats-Unis* 7, *Mexique* 1, *Argentine* 1, *Vénézuéla* 2, *Australie* 3.

Les orateurs suivants prirent la parole à l'assemblée du 23 *juillet* :

S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur;

S. G. Mgr Gauthier, évêque auxiliaire de Montréal;

S. G. Mgr Rumeau, évêque d'Angers;

S. G. Mgr Bartolomasi, évêque auxiliaire de Turin, dont le discours fut lu par le R. P. Poletti, S.S.S.;

M. Henri Bourassa, directeur du Devoir;

S. E. le cardinal Amette, archevêque de Paris.

S. E. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux.

DISCOURS

DE

MONSEIGNEUR GAUTHIER

CE QUE LE CANADA DOIT
A LA
FRANCE CHRÉTIENNE

DISCOURS

DE S. G. MONSEIGNEUR GAUTHIER,

EVEQUE AUXILIAIRE DE MONTREAL.

EMINENTISSIME CARDINAL-LEGAT,

EMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES, MESSIEURS,

Mgr le Président fait à Montréal le très grand honneur de l'inviter à prendre la parole dans ce vingt-cinquième congrès eucharistique international de Lourdes. Je regrette, et ses nombreux amis de France aussi bien que les habitués de ces congrès qui l'ont entendu à Londres, à Montréal et à Madrid, regretteront avec moi que notre éminent archevêque ne soit pas ici pour répondre lui-même à cette invitation. Il a confié cette tâche à son humble auxiliaire; et si je sens en ce moment une responsabilité trop lourde peser sur mes épaules, la tâche est de celles, cependant, auxquelles un évêque canadien-français parlant dans un congrès qui se tient en terre de France

ne saurait se soustraire. La seule parole qui convienne et qui puisse en ce moment tomber de son coeur et de ses lèvres, est une parole de reconnaissance.

L'éminent évêque d'Angers qui, avec son éloquent collègue d'Orléans a laissé chez nous le plus profond souvenir, disait dans l'une des séances de notre congrès de Montréal : "Comment ne pas espérer pour ma chère église de France quand je songe que c'est elle qui a donné un sang si généreux et si chrétien à cette église du Canada qui est sa fille"... Espérer pour la chère église de France! Je comprends que les chefs spirituels de cette église qui ont passé par le creuset de l'épreuve la plus douloureuse et la plus délicate, soient inquiets de l'avenir. Nous, qui suivons à travers la poussière et la fumée du combat nos frères de France, nous ne doutons pas du triomphe définitif. Comment une église qui possède Lourdes, Paray le Monial, Montmartre et Ars, pourrait-elle ne pas vaincre? N'est-il pas évident d'autre part qu'avec cette merveilleuse souplesse à se ressaisir et cette inépuisable générosité qui sont les traits de sa physionomie, l'Eglise de France mène une rude bataille et que les évêques de France ne commandent pas à une armée qui va mourir ?

* * *

Mais là où Mgr d'Angers a pleinement raison, c'est quand il affirme que l'Eglise de France a

donné au Canada le sang le plus généreux et le plus chrétien. C'est vrai. Le mouvement religieux qui a pris naissance dans Québec et qui de là a poussé ses conquêtes jusqu'à la Louisiane et jusqu'aux côtes du Pacifique, a pour causes premières l'apôtre et le colon venus de France, et il est simplement admirable. Je sais que la France catholique est née apôtre et missionnaire, et que suivant le mot du vieux patricien gaulois saint Avit à Clovis : "Elle existe pour avancer dans le monde les affaires de Dieu". Cette confiance que Dieu a mise en elle, elle y fait honneur. Dans le travail, inlassable et mystérieux comme la vie. qui pousse l'arbre séculaire de l'Eglise à étendre ses rameaux, elle fournit encore les trois-quarts des ouvriers qui l'entretiennent et le cultivent, et sur les plages les plus inhospitalières et les plus lointaines elle pose, sans compter, la signature héroïque de ses oeuvres et de son sang. Malgré tout, je doute encore qu'il y ait dans son histoire une page plus belle que celle de l'évangélisation et de la colonisation de la Nouvelle-France.

Quels géants d'apostolat elle nous a donnés; des apôtres à qui il faut deux mois et demi pour atteindre leur terre d'élection à travers les redoutables traîtrises d'un océan qu'ils affrontent sur de frêles navires insuffisamment pourvus; et quand ils ont abordé, qui s'abandonnent encore six ou huit semaines, sur des canots d'écorce, au courant des rivières pour rejoindre les tribus

errantes des Indiens; qui pénètrent dans les profondeurs de la forêt aussi loin que les plus hardis coureurs des bois, exposés aux privations de toutes sortes, aux froids terribles des hivers et qui usent leurs forces et leur vie dans le plus absolu désintéressement. Tous ces semeurs de Dieu qui depuis 1625 parcourent le pays, qu'ils s'appellent Jésuites, Récollets, Sulpiciens, prêtres du Séminaire de Québec, pourraient s'approprier la parole de ce Sulpicien qui portait l'un des grands noms de l'Eglise de France, M. de Fénelon, et qui au retour d'une mission particulièrement pénible répondait à Mgr de Laval, qui le pressait d'en publier le récit : "Monseigneur, la plus grande grâce que vous puissiez nous accorder, c'est de ne pas faire parler de nous". Martyrs enfin, ils savaient mourir comme ils avaient vécu, dans la simplicité du plus émouvant courage; et les Jogues, les Lallemand, les Bréboeuf, les Daniel, sont bien de l'invincible lignée qui, depuis les apôtres, a rendu à la doctrine et à la vie de Jésus-Christ le témoignage du sang.

A côté de ces missionnaires, il y a les découvreurs, les fondateurs et les premiers colons. Cartier, Champlain, Maisonneuve, et plus tard Godfroy, Joliette, La Vérandrye, Marquette n'ont vraiment pour premier objectif que d'avancer dans ces nouveaux domaines les affaires de Dieu. Depuis 1540, et de Tadousac jusqu'au Sault Saint-Louis, des compagnies privées exploi-

tent les ressources naturelles du pays. C'est d'un dessein plus noble que ces vaillants s'inspirent et c'est d'une autre conquête qu'ils rêvent. Ils veulent faire pénétrer dans cette Nouvelle-France la civilisation chrétienne et française, gagner les âmes à Jésus-Christ, et quand les missionnaires n'ont pu visiter les régions inexplorées qu'ils traversent, ils se font catéchistes, instruisent les chefs de tribus et préparent la voie à celui que les sauvages appellent dans leur langue imagée : l'homme de la grande affaire.

Mais la pierre d'assise de la nation canadienne c'est le colon et le laboureur. Il est vrai que les premiers Français qui ont foulé le sol de l'Amérique du Nord ont plus songé à découvrir et à conquérir qu'à coloniser, qu'ils se sont jetés avec délices dans cette vie d'aventures qui pendant un siècle et demi fut la leur: plantant le drapeau de la France sur les terres qu'ils découvraient, construisant des forts, guerroyant contre l'Anglais et l'Indien. Comment d'ailleurs leur reprocher d'illustrer les vertus guerrières de leur race et de se couvrir de gloire, alors que la gloire consistait à ne jamais reculer et à braver tous les dangers? Il reste vrai pourtant que ces rudes guerriers savent aussi coloniser, conquérir pied à pied sur la forêt, dans une lutte poignante, quelques lambeaux de terre féconde. Et ce travail opiniâtre se complique de la lutte autrement grave qu'il leur faut soutenir pendant vingt-cinq ans contre

l'Iroquois, l'ennemi qui les harcèle sans relâche, qui est toujours là à une portée de mousquet, d'une fertilité de ruse vraiment extraordinaire, et dont la bravoure est faite du mépris le plus absolu de la mort. Mais à ce jeu terrible, ces paysans de la Normandie, du Maine, du Perche et de l'Anjou se sont formés. Ils sont devenus trappeurs, bûcherons et grands chasseurs. Ils mettent à manier le fusil la même vigueur qu'à tenir la charrue. Les durs hivers leur sont une source de santé et de vigueur. Aux patients labeurs qui font germer de la terre l'épi de blé qui les nourrira, eux et les leurs, à la pureté de leurs moeurs, à la ferveur de leur foi, ils ont gagné une force incroyable de résistance. C'est à eux, comme l'avouera en 1767 le général anglais Carleton, que la race canadienne doit d'avoir pris racine sur le sol d'Amérique.

Enfin je m'en voudrais de ne pas signaler le groupe des premières femmes venues de France, dont les unes comme Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys ont fait s'épanouir sur les rives jusque-là païennes du Saint-Laurent la fleur exquise de la sainteté, et le jour où l'Eglise répondant à nos voeux les plus ardents les placera sur nos autels, vous pourrez en toute justice, frères de France, acclamer avec nous deux des gloires les plus pures de votre pays; dont les autres, une Jeanne Mance et ses trois hospitalières de l'Hôtel-Dieu de La Flèche ont été par leur clair-

voyance, leur décision et leur ténacité presqu'à l'égal de Maisonneuve, les fondatrices de la colonie française de Ville-Marie; et dont les dernières, recrutées avec le plus grand soin, sont venues dès 1653 fonder les premiers foyers canadiens. Ah! cette foule anonyme de nos premières mères qui partage les dangers et les labeurs de la vie du défricheur, qu'elle est magnifique de courage et d'endurance. Elle sait sans doute, quand la vague iroquoise vient battre la frêle palissade de Ville-Marie, faire le coup de feu et défendre son sol; mais, fidèle aux lois providentielles, elle accepte avec joie le fardeau des maternités fécondes. C'est elle qui fut la grande créatrice de la nation canadienne. Nous lui devons une race qui depuis deux cent cinquante ans est restée la même dans ses caractères essentiels, et à qui elle a légué comme le meilleur héritage et la meilleure arme de défense une vitalité merveilleuse. Femmes étonnantes en vérité, à quelque poste que la Providence les ait placées, et dont on ne saurait mieux fixer le rôle qu'en leur appliquant le mot charmant et profond que l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, disait des femmes qui ont formé l'âme de la France: "*Apud nos et virgo et mater et uxor patriam pietate foverunt*". Chez nous la vierge, l'épouse et la mère ont fait éclore l'âme de la patrie au souffle de leur piété. Cette âme de notre patrie canadienne dont les forces combinées des hivers, de la guerre et de la pauvreté

menacèrent tant de fois de détruire les promesses, ces femmes de France la firent éclore et vivre et en renouvelèrent l'amour sacré dans l'âme de nos premiers pères. Oui, l'Eglise de France nous a donné son sang le plus généreux et le plus chrétien.

* * *

Oserai-je vous dire maintenant que la race qui est née de ce sang de France est restée digne de ses origines? Sans vouloir dissimuler les ombres qui nous inquiètent et nier les dangers de nature diverse qui menacent d'atteindre dans ses sources vives notre vie religieuse et nationale, j'éprouverais quelque fierté patriotique à vous raconter ce que sont devenus les colons de 1642 et de 1653; et, après avoir exprimé la reconnaissance que tout Canadien-français ressent à l'égard de celle qu'il s'obstine à appeler la mère-patrie, vous parler de cette race qui a l'ambition de grandir avec ses caractères ethniques propres et nettement accusés.

Mais je veux me souvenir que nous sommes en congrès eucharistique, réunis aux pieds de la Vierge de Lourdes, et vous dire que nous tenons de nos origines la dévotion la plus vive au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge. Avant que ne fut fondée la colonie de Ville-Marie, M. Olier la consacrait à la sainte Vierge, le 3 février 1641, dans l'église de Notre-Dame de Paris; et, quand

la première troupe commandée par M. de Maisonneuve aborda le 17 mai 1642 à la future Ville-Marie, des mains pieuses dressèrent un autel rustique sur lequel le saint Sacrement fut exposé toute la journée. Le Christ eucharistique et sa Mère ont pris, ces jours-là, possession d'une terre qu'ils n'ont plus quittée. C'est le Père Vimont, l'auteur de la relation de 1640, qui nous affirme que les principaux habitants de la colonie entendaient, tous les samedis, la messe en l'honneur de la sainte Vierge; et je ne sais rien de plus saisissant que les scènes de foi auxquelles donna lieu la construction des premières chapelles de missionnaires, avec leurs voûtes d'écorce jetées sur cinq ou six perches, le cornet de bouleau qui leur sert de bénitier, et leur autel de branches dont le marchepied est fait d'une robe de caribou. Le génie humain a élevé des cathédrales plus somptueuses: l'amour humain n'en a pas bâti de plus pittoresques à la fois et de plus touchantes et où la présence eucharistique du Sauveur ait été goûtée avec une plus admirable ferveur. Depuis lors ces modestes chapelles ont fait place à de vastes églises; sur ce sol dont les sillons ont recueilli tant de généreuses semences, grandit une population de deux millions et demi de Canadiens-français. Le progrès industriel et commercial a créé une prospérité matérielle dont ils ont pris leur large part. Mais notre peuple a gardé intacte et vibrante sa foi des anciens jours.

Quand on voit la culture intellectuelle dont les catholiques de la vieille Europe appuient leur foi personnelle, l'on se prend à désirer pour notre classe dirigeante une pratique religieuse moins routinière, une foi plus éclairée, et en face des problèmes sociaux qui se posent chez nous comme en Europe et que rendront peut-être plus aigus les dangers d'une immigration mal surveillée, un sens plus exact de ses responsabilités. Notre foi n'a pas assez éprouvé le besoin de combattre pour s'affermir et de se dépenser pour se développer. Toutefois la religion de notre peuple est extraordinairement vivante et il reste attaché par les fibres les plus profondes de son coeur à la foi de ses pères.

Par les garanties légales dont il entoure l'érection de ses paroisses, la construction de ses églises et au moyen desquelles il assure la subsistance de son clergé; par la constitution civile qu'il octroie aux communautés religieuses telles que l'Eglise les reconnaît et les approuve, on peut dire en toute vérité qu'il a donné dans la province de Québec un status légal au Christ eucharistique, et à l'Eglise catholique un organisme social et civil, inconnu dans le reste de l'Empire britannique, qui lui a permis d'exercer, à son tour, sur ses fidèles la plus salutaire influence, et, dans un magnifique essor d'apostolat, de peupler de ses missionnaires et de ses religieuses l'Ouest du Canada aussi bien que l'Est et l'Ouest des Etats-

Unis et jusqu'aux rivages lointains de la Chine et de l'Afrique.

Il a fait mieux. Il reste profondément attaché à sa paroisse. La paroisse c'est sans doute la forme essentielle que prend la vie catholique quand elle s'organise; mais notre peuple ne sait pas oublier que si la paroisse lui a appris la loyauté politique au nouveau pouvoir que les hasards de la guerre lui ont donné pour maître, ce fut aussi la paroisse qui, mieux que le traité de Paris, lui a gardé sa langue et ses libertés civiles, et lui a permis d'opposer à la religion du vainqueur une résistance que rien n'a pu fléchir.

Il a fait mieux encore. Il a multiplié les confréries de la sainte Vierge et du Saint Sacrement. Il se confesse et il communie. La jansénisme qui a détruit dans un si grand nombre d'âmes la vie eucharistique et auquel, espérons-le, notre grand Pontife Pie X vient de donner le dernier coup, le jansénisme ne l'a pas touché. Avec la liberté religieuse qu'il a conquise et que, dans notre province, il maintient avec des susceptibilités jalouses, il promène l'hostie sainte dans des processions de Fête-Dieu pleines d'éclat et de solennité. Dans ces journées désormais historiques du Congrès de Montréal qui me valent l'insigne honneur de vous parler de lui, ce qu'il y eut de plus remarquable, ce ne fut pas l'intérêt des séances d'étude, l'ampleur des démonstra-

tions, la richesse et l'abondance des décorations, l'entente si frappante des pouvoirs civils et religieux, ce fut la foi de notre peuple, cette foi qui a rendu tout le reste possible, foi simple, lumineuse, cordiale qui a fait de ces fêtes eucharistiques un merveilleux triomphe.

C'est ce peuple qui se joint en ce moment à ses aînés de la vieille Europe pour acclamer avec eux le Christ eucharistique et sa Mère. Il n'a pas, comme eux, le prestige des traditions historiques imposantes, de cette civilisation supérieure qu'ils possèdent et qui est le fruit du travail des siècles; mais son passé de foi croyante lui donne peut-être le droit de s'unir à eux. Dans cet internationalisme catholique, le seul qui ne soit pas chimérique et le seul profitable, qui abaisse les barrières de race, de nationalité et de langue, et qui, à la lumière des mêmes croyances, agenouille au pied du Tabernacle tous les peuples de la terre, il est heureux et fier de marquer sa place; et dans l'adhésion aux mêmes dogmes, la soumission filiale à la même autorité, l'amour passionné de l'Eglise et du Vicaire de Jésus-Christ, de contribuer pour sa part à maintenir l'incomparable splendeur de l'unité catholique.

DISCOURS

DE

M. HENRI BOURASSA

CE QUE LE CANADA REND À L'ÉGLISE ET À LA FRANCE

DISCOURS DE M. HENRI BOURASSA

EMINENTISSIME CARDINAL-LEGAT,

EMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous vous étonnez, sans doute, après avoir entendu des princes de l'Eglise et des maîtres de la parole, de voir paraître devant vous un humble soldat du rang venant d'un pays presque inconnu. (Protestations). Je sens d'autant plus le poids de ma responsabilité qu'on a déjà fait la part belle au Canada. (Applaudissements). J'aurais voulu vous laisser sous l'impression des paroles éloquentes de Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque auxiliaire de Montréal. (Vifs applaudissements). Je n'ai pas cru toutefois devoir me dérober à cette responsabilité périlleuse, car il me semble juste que, dans ces grandes assises de la foi catholique sur la terre de France, plus d'une voix rende témoignage de tout ce que le

Fils aîné de la France doit à sa mère et par elle à l'Eglise de Dieu. (Applaudissements).

Monseigneur Gauthier vous a admirablement parlé de ce que l'Eglise et la France ont fait pour le Canada. Certes, il a eu raison. Sera-t-il permis à un enfant du peuple, après avoir ajouté son humble témoignage à celui de l'un des chefs de l'Eglise canadienne, de vous rappeler ce que le Canada français et catholique, et par lui toute l'Amérique du Nord, a rendu jusqu'ici à la France et à l'Eglise ?

* * *

La fondation de la Nouvelle-France fut assurément une pensée et un acte de foi magnifiques; ce fut aussi un geste patriotique d'une rare beauté et d'une merveilleuse fécondité. En ces temps où les principes essentiels de conservation des sociétés sont l'objet de tant de discussions, il est peut-être à propos de rappeler les caractères particuliers de cette fondation de la France catholique. Ce petit peuple est né, a grandi, s'est conservé, s'est fortifié, contrairement à toutes les prévisions humaines. Pourquoi ? Parce que, grâce à l'action salutaire de l'Eglise de Dieu, il a eu dès le début et il a conservé toujours l'unité de foi, une grande pureté de moeurs et des principes sociaux simples et solides. (Vifs applaudissements).

Des historiens, même catholiques, ont fait

reproche à l'Eglise et à la France représentée alors par Richelieu, d'avoir empêché l'immigration protestante au Canada français.

Homme public d'un continent et d'une époque de toutes les libertés,—oserai-je dire de toutes les licences ?—je n'éprouve aucune répugnance ni la moindre hésitation à rendre un hommage sans réserve à la pensée maîtresse qui a inspiré la politique de colonisation du grand homme d'Etat français. Si le Canada catholique s'est conservé, si même l'Eglise catholique jouit aujourd'hui d'un régime de tolérance en Amérique, c'est parce que la France catholique y a créé tout d'abord un foyer de foi catholique intense, dont l'unité et la pureté se sont conservées pendant un siècle et demi. (Applaudissements).

A l'Eglise, à ses pontifes, à ses prêtres, à ses communautés religieuses, nous devons le choix merveilleux des immigrants qui ont été les pères de la colonie française. A cet égard comme à beaucoup d'autres, la Nouvelle-France présente un contraste étonnant avec toutes les colonies des autres pays d'Europe, catholiques ou protestants. Elle ne fut jamais une colonie pénitentiaire, ni un déversoir où la mère-patrie jetait ses fruits gâtés. (Rires). Elle ne fut jamais un refuge pour les mécontents politiques, apportant sur la terre d'exil une semence de haine et de révolte et l'esprit destructeur des factions. Sa population

tout entière, comme ses prêtres et ses religieuses, vint là avec une pensée de foi, une pensée d'espoir, une pensée d'amour; et c'est toujours le front haut, levé vers la croix du Christ, et l'ardeur de l'apostolat dans le coeur, qu'ils pénétrèrent sur la terre canadienne, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux Montagnes Rocheuses. (Applaudissements).

Le rôle providentiel et salutaire du clergé catholique au Canada fut peut-être plus marqué encore après la conquête, durant cette période de transition difficile qui suivit le jour où une population entièrement catholique et française passa brusquement sous la domination d'une puissance étrangère et protestante, qui n'avait alors ni les principes ni la pratique de la tolérance et de la liberté dont elle se glorifie aujourd'hui. Lorsque le drapeau français descendit de sa hampe, les pouvoirs civils disparurent, les classes dirigeantes furent désorganisées, une seule force sociale nous resta: le clergé catholique, uni autour de son évêque, et les communautés religieuses enseignantes et hospitalières qui ont prodigué à toute l'Amérique du Nord ces missionnaires héroïques, ces éducateurs dévoués dont Mgr Gauthier nous entretenait tout à l'heure. (Applaudissements). Grâce à l'action du clergé, la transition s'opéra sans trop de heurts violents. Le peuple français catholique s'adapta graduellement aux institutions britanniques, dans lesquel-

les il retrouva instinctivement plusieurs des organismes que ses ancêtres normands avaient apportés à l'Angleterre, sept siècles auparavant; et il devint bientôt l'appui le plus solide, le plus loyal et le plus fidèle de la puissance anglaise en Amérique.

Ce que la Nouvelle-France doit à sa mère selon la chair, à la France d'Europe, ai-je besoin de l'énumérer longuement ? Nous lui devons d'abord son sang, le meilleur de son sang. (Applaudissements). Cette action salutaire, *permanemment* salutaire, de l'Eglise, c'est par la France qu'elle s'est manifestée. C'est le clergé de France et les communautés de France qui ont développé et entretenu en nous la foi et l'esprit catholiques. Ce que le peuple canadien tout entier doit à la France tout entière, c'est sa mentalité, c'est son tempérament, c'est l'esprit de famille, c'est l'amour du foyer, c'est la gaieté et l'endurance inlassables, c'est l'ardeur apostolique, c'est cette flamme d'idéal qui, sur un continent où les préoccupations et les intérêts matériels dominent tout, reste là pour nous garder toujours le front plus haut que la terre et que l'or. (Vifs applaudissements).

Oui, merci à la France de nous avoir donné le jour! Merci surtout de nous avoir donné une parcelle de son âme et de son génie et de nous avoir transmis le verbe clair et loyal dans lequel ce génie et cette âme s'expriment. (Vifs applaudissements).

Maintenant, Eminence, me sera-t-il permis de dire un mot de ce que le Canada, reconnaissant toute sa dette, sa lourde dette de gratitude envers l'Eglise et la France, a tâché de leur rendre et espère continuer de leur rendre ?

A l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, nous avons voué un amour sans bornes, une fidélité inviolable, une obéissance entière.

Sur cette terre vierge, féconde à la vérité mais dure à l'erreur,—où toutes les idées, l'avouerai-je? bonnes ou mauvaises, ont peine à percer la croûte des réalités robustes,—les hérésies n'ont pas pris racine et celles qui s'y sont transplantées ont vite dépéri. Nous avons peu connu le jansénisme; le libéralisme nous a à peine effleurés; le modernisme, trop compliqué pour nos esprits simples, nous l'ignorons ! (Vifs applaudissements). Les dogmes que l'Eglise a définis, depuis qu'abandonnés matériellement par la France nous cherchons notre voie sur la route des nations, nous les avons adoptés sans discussion et avec amour. Le dogme de l'Immaculée Conception, nous l'avons accepté dans la simplicité de notre âme, comme Bernadette aux pieds de la Vierge, égrenant son chapelet. (Vifs applaudissements). La dogme de l'Infaillibilité pontificale, nous l'avons accepté, non-seulement avec amour mais avec raison,—parce que tout autour de nous nous avons vu la faillite et l'effritement du protestantisme et du libre arbitre, et l'absence

d'autorité et d'unité sociales qui en résultent.

Nous subissons, avec la même docilité, l'enseignement disciplinaire de l'Eglise.

Nulle part au monde, peut-être, pères et mères de famille n'ont conduit aux pieds des autels, avec plus de bonheur, leurs petits enfants balbutiant à peine pour y recevoir la communion quand leur coeur est encore pur. (Applaudissements). Ne vous en étonnez pas : pendant des années, beaucoup de ces pères et de ces mères, et plus encore, avant eux, leurs pères et leurs mères, avaient passé de longs mois dans les forêts séculaires, dans les plaines sans fin, croyant toujours, priant toujours, mais attendant longtemps que le missionnaire vînt leur apporter le Pain de l'Eucharistie. Est-il étonnant qu'ils aient gardé en eux une soif et une faim inextinguibles de Celui qui donne la force aux âmes et même aux corps ? (Vifs applaudissements).

L'ordre sur les mariages mixtes, j'oserais presque dire que nous n'en avions pas besoin. Les circonstances que nous avons traversées, les conditions sociales où nous vivons, nous ont prémunis contre le danger si justement prévu par l'Eglise et par le Pape. Toujours prêts à entretenir les relations de société les plus cordiales avec les protestants qui nous entourent, à nous mêler avec eux dans le domaine de la politique et des affaires, nous avons compris depuis longtemps que si la croyance religieuse est différente

chez le père et la mère, il est impossible de fonder un foyer qui possède l'unité d'âme, l'unité morale et l'unité de discipline familiale. Avant même que le Pape ou les évêques eussent parlé, nous ne faisions pas de mariages mixtes. (Applaudissements). Il n'est pas inopportun de rappeler que si les Canadiens-français ont évité ce danger et si les prescriptions de l'Eglise à ce sujet trouvent chez eux une obéissance générale et facile, c'est parce qu'ils ont conservé intacte la langue de leurs pères et qu'ils ont résisté avec opiniâtreté à tous les efforts, parfois cruels, tentés pour leur imposer par la force ou par la ruse la langue du vainqueur et du grand nombre, qui est, en Amérique, la langue du protestantisme, du matérialisme et du rationalisme vécu.

Dans la faible mesure de nos forces, nous avons donné à l'Eglise, sur le continent d'Amérique, toute la mesure possible de l'apostolat. Nous constituons, à l'heure actuelle, j'ose le dire, l'obstacle le plus solide aux tentatives qui se renouvellent, de siècle en siècle, pour faire de l'apostolat catholique l'instrument d'une race ou l'arme de domination d'un gouvernement; et c'est peut-être là le service le plus signalé que le Canada français rende à l'Eglise. Lorsque, dans la simplicité de notre âme, nous ouvrons les pages des Livres Saints, nous y lisons que le premier miracle accompli par l'Esprit, selon la promesse du Christ, ce ne fut pas de faire par-

ler les apôtres dans une seule langue, mais de faire entendre les vérités de l'Evangile à tous les peuples, dans toutes les langues et les idiomes de la terre. (Applaudissements).

Quand nous tournons les pages de notre histoire, — car l'histoire de France est la nôtre (Applaudissements)—nous y lisons que les légistes, interrogeant la Vierge de Domrémy, lui demandaient si ses Voix lui parlaient le latin des écoles; et qu'elle leur répondit: "Non, elles m'ont parlé ma bonne langue de France, et mieux que vous, Messires !" (Rires et applaudissements). Et quand la Vierge Sainte apparut à la bergère des Pyrénées, sur la pierre sacrée près de laquelle nous sommes réunis en ce moment, ce n'est ni dans le grec de la scolastique, ni dans le latin des légistes, ni même dans le français de l'Académie, mais dans le patois des montagnes qu'elle lui parla. (Applaudissements).

Ce que nous voulons, ce que nous demandons, c'est que l'Evangile soit prêché sur la terre d'Amérique, comme il a été prêché en Europe, comme il l'a été en Asie, comme il l'a été partout et comme il le sera jusqu'à la fin des temps, dans la langue de tous les peuples qui veulent venir, avec une pensée droite et un coeur généreux, au Christ et à son Eglise. (Vifs applaudissements).

* * *

Mentionnerai-je un autre service que le Canada français a rendu à l'Eglise ? Oui, car il est

peut-être le plus méconnu ou le moins connu.

Tous, évêques, prêtres et laïques de toutes les nations catholiques, nous nous réjouissons — et permettez-moi de dire qu'à titre de sujet britannique, je m'en enorgueillis — de ce que l'Eglise, son clergé et ses communautés religieuses jouissent sur toutes les terres que protège l'étendard britannique d'une liberté qu'on ne trouve plus toujours dans les pays catholiques. (Applaudissements).

Mais qu'on me permette d'ajouter que ces jours sont nouveaux dans l'histoire de l'Eglise et dans l'histoire de la Grande-Bretagne. Longtemps, l'Angleterre fut la terre de la haine et de l'intolérance pour l'Eglise catholique, même lorsqu'elle avait, depuis plus d'un siècle, ouvert la porte large à toutes les hérésies, à toutes les sectes. Il n'y a guère plus de cinquante ans que le peuple de Londres se soulevait dans une émeute violente contre le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre. A quoi tient le changement profond et radical qui s'est opéré dans l'esprit du peuple anglais, dans ses lois et dans l'attitude de ses gouvernants ? Sans doute à des causes nombreuses et diverses; mais parmi ces causes, il s'en trouve une dont vous ignorez peut-être l'importance, quelque infime qu'elle paraisse dans le temps et dans l'espace. Ne l'oubliez pas : des causes minimes en apparence et longtemps ignorées produisent parfois des effets

dont l'importance éclate au grand jour et dont le prolongement s'étend à l'infini.

Si, aujourd'hui, la tolérance et la liberté existent pour l'Eglise catholique dans l'empire anglais, je crois fermement que vous le devez en partie, Messeigneurs, Mesdames et Messieurs, à la lutte qu'une poignée de paysans catholiques et français, oubliés alors de la France et de l'Europe tout entière, ont faite pendant près d'un siècle pour faire triompher la tolérance dans la partie de l'empire britannique où la Providence de Dieu les avait humainement abandonnés à leur seuls efforts. (Applaudissements).

Le jour où cette tolérance eut pénétré sur cette parcelle de terre française et catholique, alors l'une des portions les plus humbles et les plus ignorées de l'empire britannique, elle ne tarda pas, grâce à la largeur d'esprit qui caractérise les classes dirigeantes de l'Angleterre et à leur logique dans les actes sinon dans les termes des lois, à se répandre dans toutes les parties de cet immense empire et à devenir un exemple pour les autres nations.

De ce service, nous n'exigeons pas une reconnaissance inouïe : nous demandons simplement qu'on ne l'oublie pas, lorsqu'on est tenté d'exagérer la dette de l'Eglise envers la Grande-Bretagne et même celle des Canadiens-français envers leur seconde mère-patrie. (Applaudissements).

Ajouterai-je que cette tolérance que nous exi-

gions pour nous, nous avons été les premiers à la pratiquer dans tout l'empire britannique? Dans les limites territoriales où l'exercice des droits que nous confère la constitution de notre pays nous donne le pouvoir d'exercer notre volonté, nous avons accordé aux protestants et aux Juifs toutes les libertés civiles et politiques, longtemps avant que l'Angleterre eût aboli les lois d'exception qui pesaient sur les catholiques du Royaume-Uni et le serment royal qui constituait une insulte aux catholiques du monde entier. Notre dette de reconnaissance envers l'Angleterre, nous l'avons payée d'avance.

* * *

Et à la France, Messieurs, qu'avons-nous rendu ?

Nous sommes son témoin !

Trois millions de Français catholiques, — car chez nous Français et catholique sont synonymes (Applaudissements) — trois millions de Français catholiques, issus des soixante mille pauvres paysans séparés de la France, il y a cent cinquante ans, doivent dire assez haut ce que la race française a fait et ce qu'elle pourrait faire encore si elle le voulait. (Applaudissements).

Ce n'est pas seulement par le nombre que nous affirmons la vitalité de la race française. Oubliés pendant un siècle de la patrie d'où nous avions tiré non-seulement notre sang, mais notre

langue et notre pensée, nous avons conservé, avec un sentiment religieux presque égal à celui qui nous a gardé notre foi au Christ, à l'Eucharistie et à la Vierge, le verbe de France et les traditions des vieilles provinces de Normandie, de Picardie, de l'Ile de France, du Poitou, de l'Anjou, de la Saintonge ou de l'Aunis.

Après une lutte tantôt sourde, tantôt violente, pour nous dépouiller de cet héritage moral, l'Angleterre a compris que sa force et sa gloire n'ont rien à perdre à la survivance de nos traditions françaises; mais qu'au contraire, la présence en Amérique de ce petit peuple, attaché de coeur à la France mais loyal à son serment de fidélité à l'Angleterre, constitue la garantie la plus solide et la plus durable de la puissance anglaise sur le continent d'Amérique.

Et toi, France, France chrétienne ! penche-toi avec amour sur ce berceau où s'agite le premier-né de tes entrailles ! Il est encore faible et petit; mais pesé dans la balance des nations, ses jours comptés au calendrier des siècles, vois comme il grandit, comme il est beau, comme il est fort ! Regarde à son front : tu y verras la marque indélébile des baisers que tes lèvres de mère y ont déposés. Contemple son sommeil, à la fois fier et doux, tu y trouveras le présage du développement fécond des nobles pensées qui gonflaient ton sein quand tu lui donnas le jour. Reconnais-le : c'est bien ton fils ! (Vifs applaudissements).

Oh! oui, France chrétienne, connais le Canada, aime-le, aide-le; car si tu conserves encore, comme je l'espère et je le crois, la noble ambition de laisser partout l'empreinte de ton génie, c'est par ton fils, le Canada français, que tu laisseras en Amérique l'empreinte la plus profonde et la trace la plus solide. (Applaudissements).

* * *

Et toi, Eglise de Dieu! Eglise de Rome, Eglise du Pape, aime ton fils, ton fils aîné d'Amérique, comme tu aimes celle qui a été, qui est et qui restera ta Fille Aînée dans le monde. (Vifs applaudissements).

Tu nous a donné pour patron le précurseur du Christ. Fidèles à cette vocation, indifférents aux grands triomphes du monde, attachés à la foi que tu nous a enseignée, nous allons comme le Baptiste, criant devant les peuples plus riches et plus nombreux qui viennent aujourd'hui ramasser derrière nous le fruit de nos labeurs : "Préparez les voies du Seigneur, faites droits ses sentiers".

Pendant des siècles, nous avons semé ta parole et tes oeuvres, et aussi notre humble semence de labeur humain. Que ceux qui viennent longtemps après nous récoltent plus que nous, peu importe ! Tout ce que nous ambitionnons, c'est d'être ce que vous avez été, vous, catholiques de France, au premier rang de la bataille, prêts à recevoir tous les

coups, ne demandant à Dieu et aux hommes qu'une récompense : celle de toujours garder le front haut, vers les régions de foi, d'espoir et de charité. (Longs applaudissements. Acclamations: Vive le Canada!)

LE DEVOIR

JOURNAL INDEPENDANT

Directeur : - - - - - - - HENRI BOURASSA
J. N. CHEVRIER, Gérant-général
No 43, rue Saint-Vincent, MONTREAL

LE DEVOIR est le plus sincère, le plus franc interprète des sentiments canadiens-français;
LE DEVOIR n'a aucune attache politique ou financière; il dit toute sa pensée sur les hommes et les choses, sans s'occuper des clans ni des partis;
LE DEVOIR est le seul journal canadien-français qui publie des articles portant la signature d'hommes politique en vue;
LE DEVOIR ne publie que des feuilletons d'une scrupuleuse honnêteté;
LE DEVOIR publie toutes les nouvelles.

Abonnements par la poste :

Edition quotidienne :—	Canada et Etats-Unis	$3.00
" "	Union postale	$6.00
Edition hebdomadaire :—	Canada	$1.00
" "	Etats-Unis	$1.50
" "	Union postale	$2.00

LE NUMERO : DEUX SOUS

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

No 43, rue Saint-Vincent, MONTREAL

Donne toutes les dernières nouvelles de la ville et du monde, la chronique complète des sports, et publie des articles de libre critique sur toutes les questions d'actualité. Reproductions littéraires de premier ordre.

Abonnements par la poste :

Canada	$1.00
Etats-Unis et Union postale	$1.50

LE NUMERO : DEUX SOUS

BX
1421
G3

Gauthier, Georges
Discours de Sa Grandeur
Mgr. Gauthier

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 15 11 11 027 7